

ITINÉRAIRES AFRICAINS DE MIGRANTS SÉNÉGALAIS

Les Haalpulaaren
(Toucouleur)

par Sylvie
BREDELOUP

Sociologue.
Chercheur ORSTOM

émigrent, non plus pour échapper aux invasions, à la colonisation ou pour propager l'islam, mais pour acquérir de nouvelles sources de revenus. En dépit des programmes de mise en valeur du fleuve Sénégal, singulièrement dans la région historique du Fuuta Tooro, cette vallée naguère si prospère souffre, à présent, d'une stagnation économique. Au fur et à mesure de la pénétration de l'économie monétaire, les migrations se sont intensifiées et réorientées. D'abord internes, provisoires, saisonnières, n'affectant qu'une fraction de la population active masculine, elles tendent à devenir urbaines et internationales – de Dakar à Libreville et Yaoundé, en passant par Abidjan et l'ouest forestier de la Côte-d'Ivoire –, à s'élargir à d'autres couches de la population (familles, très jeunes adultes), revêtant un caractère plus définitif.

*"Mi yahat N'Dar tan,
Ma N'Dakaru
Abidja wori leydi m'belndi"*

*"J'irai certainement à Saint-Louis,
Sinon à Dakar,
Abidjan est le pays de cocagne"*¹

RENFORCÉE par la sécheresse, la crise agricole et un surpeuplement relatif², la migration lointaine est devenue aujourd'hui une composante structurelle dans la moyenne vallée du fleuve Sénégal. Zone géographique mais aussi historique, la moyenne vallée correspond à l'ancien royaume du Fuuta Tooro. Elle s'étend le long du fleuve, de la ville de Dagana à l'entrée de Bakel sur les deux rives (Mauritanie et Sénégal). Elle est occupée, en grande majorité, par les Toucouleur, populations noires les plus anciennement islamisées et les Peul qui partagent, outre le même territoire, la même langue : le pulaar.

A L'HEURE DES MIGRATIONS CONTEMPORAINES

Du Fuuta à Dakar

25 000 à Dakar en 1955, les Toucouleur y étaient 31 000, deux ans plus tard, constituant la deuxième

ethnie de la métropole du Cap-Vert après les Wolof. Respectivement Saint-Louis, Thiès, Kaolack, Rufisque, Diourbel et Ziguinchor accueillent les jeunes migrants, célibataires, originaires des cercles de Podor et de Matam. Leurs déplacements étaient saisonniers ; leur installation s'opérait prioritairement dans des centres urbains. Ils travaillaient comme vendeurs ambulants, proposant cigarettes, journaux, ou encore investissaient les créneaux de garçons de café, cuisiniers, ou enfin pour les migrants plus "confirmés", ceux de marabouts, policiers.

La communauté émigrée haalpulaar (de langue pulaar) était alors estimée à 70 000 personnes pour une population de 190 000 personnes environ dans la vallée. "C'est donc plus du quart de la population totale qui était absente"³. Au recensement de 1976, on dénombrait près de 120 000 personnes originaires de la région du fleuve vivant dans d'autres zones du Sénégal, alors que le fleuve accueillait moins de 30 000 immigrants. "Un Toucouleur sur trois vit maintenant à Dakar", écrivaient A. Lericollais et M. Vernière en 1975⁴. Aujourd'hui, Pikine, "le double

1 C'est le refrain que chantaient, il y a déjà quelques décennies, les jeunes femmes pilant le mil et pensant avec nostalgie à leurs frères ou maris émigrés. Cité par A. B. Diop in *Société toucouleur et migrations, Initiations et études*, n° XVIII, IFAN, Dakar, 1965, 232 p., p. 89.

2 L'émigration apparaît comme une réponse à la croissance démographique. A. Lericollais, "Peuplement et migrations dans la vallée du Sénégal", Cahiers ORSTOM, SH, vol. XII, n° 2, 1975 : 123-135.

3 A. B. Diop, op. cit., p. 50.

4 A. Lericollais, M. Vernière, "L'émigration toucouleur : du fleuve Sénégal à Dakar", Cahiers ORSTOM, SH, n° 2, 1975, 161-175.

de Dakar", est considéré comme la première ville haalpulaar.

Du Fuuta à Abidjan

Dans les années soixante, on recensait plus de 60 000 Haalpulaaren dans les centres urbains de l'Ouest africain. Ils avaient essaimé à Abidjan, Bamako, Conakry... Vingt ans plus tard, les migrations vers l'Afrique occidentale s'accéléraient et s'étendaient à d'autres contrées, toujours plus à l'Est sur le continent. Pour D. Delaunay⁵, les déplacements vers l'étranger ne pouvaient que devenir majoritaires au départ de la région de Matam, où ils représentaient déjà 45 % de l'émigration totale en 1984 (une moitié en Côte-d'Ivoire, un tiers en France, le solde au Zaïre).

Nul doute que la Côte-d'Ivoire est devenue le principal pays d'accueil pour les Sénégalais. Difficile pourtant d'évaluer l'importance de ces mouvements. A ce jour, il y aurait entre 70 000 et 350 000 travailleurs sénégalais en Côte-d'Ivoire pour, selon les mêmes sources⁶, entre 44 000 et 30 000 ressortissants sénégalais en France.

Le Gabon, le Congo, le Cameroun, pays de cocagne ?

Aujourd'hui, les Fuutankobé (les habitants du Fuuta Tooro) ont intégré dans leur itinéraire migratoire aussi bien les villes de l'Afrique équatoriale comme Yaoundé, Brazzaville, celles d'Afrique orientale comme Kinshasa, Bujumbura, Lubumbashi que les sites côtiers de Freetown, Abidjan, Libreville ou Pointe Noire. Expulsées hier du Congo et du Zaïre, rapatriées récemment de Mauritanie, de Zambie ou de France, les populations du fleuve participent sans cesse à la recomposition des mobilités sociales et spatiales.

Des recherches menées par A. Lericollais et C. Santoir, courant 1990-1991, dans quarante-quatre villages essaimés dans les départements de Dagana, Podor et Matam révèlent précisément l'importance de l'émigration haalpulaar vers l'Afrique équatoriale. Sur les quelque quatre mille migrants recensés, la moitié d'entre eux ont opté pour un déplacement à l'extérieur de leur pays. Quant à la migration internationale, elle a pris, dans deux cas sur trois, une orientation sud-sud.

Si on divise la migration africaine en trois catégories : migrations transfrontalières, migrations vers l'Afrique de l'Ouest, migrations vers l'Afrique de l'Est, on s'aperçoit que les déplacements vers l'Est africain (40 %) sont aussi nombreux que vers l'Ouest. Les mouvements vers les pays riverains

n'atteignent, en revanche, que 20 % de la migration internationale. A signaler, en outre, que si l'émigration ouest-africaine correspond à plus de 90 % à des départs vers le territoire ivoirien, les mouvements vers l'Afrique de l'Est concernent, pour près de la moitié d'entre eux, le Gabon. Puis viennent le Congo et le Cameroun⁷.

Considérant les mutations contemporaines de l'espace migratoire haalpulaar, il importait de décrire avec précision quelques itinéraires migratoires, de manière à resituer, non seulement les réorientations géographiques dans un contexte économique ou politique plus général, mais aussi de façon à repérer si ces parcours ressortissent à des logiques individuelles ou collectives. La migration élargit le cadre des alliances, façonne de nouvelles sociabilités. Dans quelle mesure peut-elle contribuer à une construction-reconstruction des identités ?

Si l'approche monographique présente l'inconvénient de pointer certaines caractéristiques spécifiques à un et un seul village, en facilitant la reconstitution d'itinéraires migratoires, professionnels et familiaux, elle permet de rompre avec l'image statique – au mieux "rotative" – de l'immigration, et d'aborder ces processus dans une perspective dynamique et systémique. Autrement dit, savoir qu'aujourd'hui une majorité de Fuutankobé se trouve en Côte-d'Ivoire ne présente qu'un intérêt limité, si on ne parvient pas à resituer cette étape migratoire dans un ensemble plus vaste qui pourra être à la fois la trajectoire globale du migrant, les réseaux dans lesquels s'inscrit son cheminement migratoire.

PORTRAITS DE MIGRANTS DEVANT UN PAYSAGE FLUVIAL

Dodel, village haalpulaar de la moyenne vallée

Situé dans le département de Podor, à la limite du *waalo* (plaines alluviales) et du *jeeri* (terres non inondables), de part et d'autre de la route goudronnée qui traverse d'Est en Ouest le Fuuta, Dodel présente aujourd'hui la physionomie d'un gros village (1 347 habitants), aux nombreuses constructions en banco cimenté ou en ciment, signe distinctif de la présence d'émigrés. A 95 % Toucouleur, la population se répartit dans 128 concessions, ou *galle*⁸, abritant 145 foyers, ou *pooye*⁹. Trois *pooye* peul (activité agropastorale), deux *pooye* maure (commerce de bétail) et un *foyre* wolof (boulangerie) se partagent l'espace villageois avec les nombreux *pooye* toucouleur¹⁰.

5 D. Delaunay, "De la captivité à l'exil. Histoire et démographie des migrations paysannes de la moyenne vallée du fleuve Sénégal", Travaux et documents de l'ORSTOM, n° 174, 1984, 217 p.

6 Premières estimations des Sénégalais immatriculés dans les représentations consulaires (*Soleil* du 25/09/92), secondes estimations données par Mata Sy Diallo, ministre chargé des Emigrés (*Soleil* du 06/06/91).

7 Tous ces résultats sont à considérer avec précaution quand on connaît la remarquable diversité du comportement migratoire des populations habitant dans des villages proches. Les quarante-quatre villages n'ont pas été choisis en fonction de l'intensité de la migration internationale mais par rapport aux problématiques des chercheurs.

8 Unité résidentielle regroupant des habitations enfermées dans un enclos.

9 Unité à la fois de consommation (cuisine) regroupant ceux qui prennent leurs repas ensemble et unité de production (exploitation agricole). Au singulier : *foyre*.

10 P. Handschumarer, "Note sur les déplacements des populations de la rive gauche du fleuve Sénégal. Quelques implications sur l'épidémiologie des maladies parasitaires", rapport ORSTOM, 1991. Ce chercheur a procédé à l'inventaire des concessions à Dodel en 1989.

Migrations toucouleur du Fuuta à Divo



Depuis 1989, au même titre que les villages de Diomandou, Thialaga, Diami Bayla et Diouwanabé, Dodel bénéficie d'un petit périmètre irrigué, (582 hectares aménagés, dont 450 cultivés). Fondé il y a plus de trois siècles par Abdallah Ndiaye Sall, le village de Dodel (*doudel* : le feu) a été constitué par la réunion de segments de lignages différents. Outre les Sallsallbe, les Thiamthiambe (originaires de Guédé) et les Diadiabe (originaires de Kobilé) constituent ces lignages fondateurs et se partagent les pouvoirs dans le village. Le chef de village est désigné dans la famille Sall et l'imam dans la famille Dia, par la famille Thiam. Dodel regroupe aujourd'hui une vingtaine de segments de lignages.

Dans son travail de recensement, P. Hanschumarer¹¹ avait comptabilisé 83 migrants internationaux à Dodel répartis dans 58 *pooye*. Plus d'un *foyre* sur deux est touché par l'émigration, qu'elle soit externe (3/4) ou interne (1/4). La destination première à l'étranger serait la Côte-d'Ivoire, suivie du Gabon et du Cameroun.

La Côte-d'Ivoire : point de fixation pour les uns, tremplin pour les autres ?

Pour bon nombre de Dodelois, la Côte-d'Ivoire constitue une étape dans leur cheminement migratoire. Sur la base des 33 *pooye* étudiés, si plus de 2 migrants internationaux sur 5 avaient, à la date de l'enquête, pour dernière destination la Côte-d'Ivoire, près de 2 sur 3 avaient intégré une ou plusieurs étapes ivoiriennes dans leur parcours migratoire.

Abidjan n'apparaît pas comme le seul lieu d'élection. Man, Divo, Séguéla et Toumodi, villes moyennes, accueillent également des ressortissants de Dodel. Le recensement ivoirien général de population de 1975 (RGP) montre que les villes de l'intérieur ont fait l'objet de mouvements intenses de population, attribuables pour partie à l'immigration étrangère. Minoritaires, les Sénégalais se concentraient à plus de 85 % en milieu urbain et migraient d'abord à Abidjan, Bouaké mais aussi dans des villes forestières du quart sud-ouest du pays.

"Aventuriers" autour des sites miniers

La région de Séguéla aurait été la première visitée par le cadet d'une famille de *maaboube*¹² (caste des tisserands), se réorientant par la suite vers le Congo, où la concurrence était moins effrénée, puis vers la France. Au-delà de son histoire personnelle peuvent se lire les premiers pas vers la décolonisation de l'Afrique, coïncidant avec le déplacement des chercheurs de diamants ou d'or ouest-africains d'un site minier à l'autre. A l'époque (1957), la zone de Séguéla était submergée par des allochtones fraîchement expulsés de Sierra Leone (Sefadougou) ou de Guinée. Elle était aussi investie par des commerçants aisés de Gagnoa, Daloa et Man, devenus opportunément titulaires de permis de recherches. Elle attirait enfin des petits marchands étrangers, décidés à bénéficier des retombées financières de ce trafic.

En 1959, à la veille de l'indépendance, les deux aînés d'une autre famille *maabo* s'installaient provisoirement dans la région montagneuse de Man, avant de prendre la route du Zaïre où les gisements diamantifères étaient plus abondants et moins exploités. La ville de Man, chef lieu de cercle, affichait alors une expansion démographique très rapide. Les départs actuels en direction de Séguéla ne relèvent apparemment pas des mêmes logiques économiques.

Les premiers déplacements à l'extérieur de la Gambie de ces "aventuriers" du Fuuta, véritables pionniers de la migration au long cours, ont été précédés d'une étape à Dakar ou en Sierra Leone. Dès 1950, ces familles avaient investi les quartiers de la Médina et de Tilène, vendant des produits alimen-

11

P. Hanschumarer, *ibid.*

12

A la division ethnique s'ajoute une hiérarchie sociale. La société *haalpulaar* est divisée en trois catégories : hommes libres, artisans et captifs, elles-mêmes subdivisées en groupes statutaires. C'est ainsi qu'on retrouve parmi les hommes libres, l'aristocratie religieuse (*toorodo* au sg., *toorobe* au pl.), foncière, l'ancien guerrier, le pêcheur. Les castes artisanales rassemblent le tisserand (*maabo* au sg., *maabube* au pl.), le forgeron, le coordonnier, le boisselier, le griot ; les captifs (*macudo* au sg., *macube* au pl.).

taires dans des épiceries. Leurs grands-parents étaient déjà marchands de bétail dans le Fuuta. Aujourd'hui encore, cette migration internationale à hauts risques concerne une minorité d'individus, bien que Dodel puisse être considéré comme le berceau d'un des diamantaires les plus célèbres du Sénégal.

Migrations familiales à Abidjan

A la fin des années soixante, c'est au tour d'une famille *toorodo* de migrer vers la Côte-d'Ivoire. L'aîné part s'installer à Abidjan où il y retrouve trois autres Dodelois, eux-mêmes *toorobe*. Son séjour au-delà des frontières sénégalaises a été précédé d'une étape à Dakar. Pendant trois années, Mamoudou a écoulé du poisson, directement acheté aux pêcheurs, sur le marché de Kermel. A Abidjan, après avoir vendu du bois à des sculpteurs, du verre sur les marchés, il s'établit comme boutiquier dans le quartier de Koumassi. Deux ans après son mariage, sa femme vient le rejoindre ; trois de ses six enfants sont d'ailleurs nés en Côte-d'Ivoire.

Sans être à proprement parler un "aventurier", dans la mesure où il s'est dirigé vers un lieu déjà exploré par des pairs, Mamoudou a cependant joué un rôle moteur dans les déplacements de sa famille éclatée sur plusieurs concessions. Seul élément masculin dans la lignée, ce sont ses deux neveux utérins qui reprirent d'abord le flambeau, suivis ensuite par d'autres parents, originaires d'un autre *foyre*. Mamoudou est rentré définitivement au village en 1983, après seize ans passés en Côte-d'Ivoire. Chef de *foyre*, il fait vivre aujourd'hui les membres de la famille à partir des envois réguliers de ses neveux.

Arrivé en 1973 à Abidjan, Amadou a travaillé avec son oncle Mamoudou avant de reprendre la boutique ; marié une première fois en 1985, il a fait venir sa première femme en Côte-d'Ivoire en 1991, alors qu'il avait déjà pris une seconde épouse au village en 1989. Son frère cadet, Amar, venu le rejoindre à Koumassi en 1979, célébra également son mariage en 1985 ; sa femme, en revanche ne l'a pas encore accompagné en Côte-d'Ivoire. Quant aux cousins de Mamoudou, ils s'installèrent à Abidjan, au lendemain de son retour au village. Après une étape préalable à Dakar, Oumar et Souleymane partagèrent la boutique d'alimentation avec Amadou et Amar, qui, de leur côté, avaient opté pour un parcours direct.

S'il a fallu entre dix et douze ans de migration pour que les premières générations (Mamoudou et Amadou) épargnent l'argent nécessaire au mariage, il a suffi de deux fois moins de temps pour que les plus jeunes (Amar et Oumar) prennent une femme. Parallèlement, le premier retour au village des plus jeunes générations a eu lieu après une absence moins

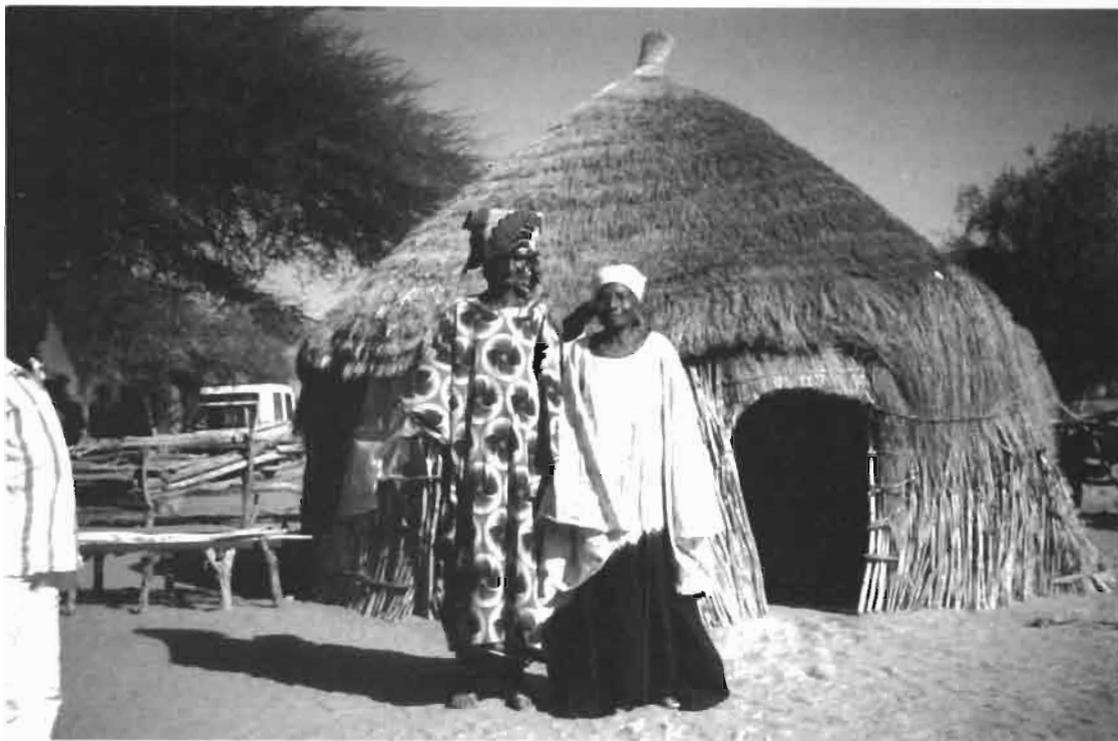
longue que pour les premiers migrants. Enfin, bien qu'ayant passé plus d'un tiers de sa vie en migration, Mamadou est à ce jour monogame, dans une société qui valorise la polygamie, alors que l'aîné de ses neveux prenait une seconde épouse, seize ans après son premier départ.

Assurant à la fois la reproduction élargie du réseau commercial familial sur le lieu d'immigration et celle du *foyre* au village, Mamadou a pu asseoir son prestige social mais n'a pu développer véritablement son assise économique. C'est Amadou qui a pris le relais, construisant dans la concession familiale deux bâtiments sur trois et à Dakar-Pikine une villa destinée à la location. Ce dernier investissement pouvant être interprété comme une volonté de prendre ses distances par rapport au foyer originel.

L'installation durable des premières générations de migrants ne signifie pas pour autant une intégration dans le pays d'accueil

Faut-il expliquer ces "réussites" différentielles par le fait que les plus jeunes générations ont pu optimiser plus rapidement les effets attendus de ces déplacements individuels que les premiers, occupés à mettre en place ou à consolider le réseau social nouvellement structuré ? Faut-il encore penser qu'Abidjan, quoique inconnue des jeunes migrants nés au village faisait déjà partie des espaces possibles, espaces dans lesquels ils pouvaient projeter ou non leurs attentes, choix que n'avaient pu établir les premiers émigrés ? Seules des observations sur un temps long, recouvrant plusieurs générations et intégrant l'ensemble des parcours migratoires en interaction, pourraient conduire à des interprétations décisives. Rien ne peut en effet nous laisser préjuger que l'avenir migratoire d'Oumar ou de Souleymane se dessinera selon les mêmes contours que ceux de leurs aînés, considérant les turbulences qui traversent aujourd'hui la Côte-d'Ivoire et le caractère individuel, personnel de certains comportements.

Deux autres familles ont suivi le chemin emprunté par Mamoudou et ses "cousins", à quelques années d'intervalles. C'est ainsi que deux frères, appartenant également à l'aristocratie religieuse, ont rejoint à Abidjan un cousin, boutiquier. L'aîné aurait travaillé plus de dix ans à Dakar dans une filature avant de changer, et de capitale, et d'activité professionnelle. Quant au cadet, il a précédé son frère à Abidjan et y est installé depuis 1981.



Sénégal,
famille toucouleur

Dans l'autre famille de *macube*, les trois frères sont partis l'un après l'autre à Abidjan. L'aîné, Hamadine, y tient seul une boutique d'alimentation depuis 1980. Il y vit avec femme et enfants. Ses deux frères cadets, tous deux encore célibataires, se sont installés, respectivement en 1984 et 1987, à Abidjan ; à présent, ils se partagent une boutique. Le premier est rentré une première fois au village en 1991 ; le cadet, âgé de 20 ans, en est toujours à sa première étape migratoire. Les trois frères envoient régulièrement de l'argent à leur mère, chef de famille en l'absence de son mari décédé.

Ces itinéraires ne reflètent qu'une partie de la réalité migratoire. Les individus rencontrés n'ont pas été interrogés au seuil de leur mort mais en pleine activité, de sorte que leurs potentialités migratoires demeurent énormes. Abidjan aurait constitué une étape-relais en direction du Cameroun ou du Zaïre pour un Dodelois sur quatre établi, provisoirement, dans la métropole ivoirienne. Pour les trois autres, Abidjan correspondrait à un arrêt "prolongé".

Cette installation durable pour les premières générations de migrants ne signifie pas pour autant une intégration dans le pays d'accueil. Les relations avec le milieu d'origine restent profondément enracinées, preuve en sont les retours réguliers au village. Mais ce temps passé dans la capitale doit être combiné à l'âge du migrant pour prendre sens. Si les trentenaires (30-35 ans) ont déjà passé largement plus d'un tiers de leur vie à Abidjan, pour les plus jeunes (25 ans et moins), la migration constitue une expérience récente (de 3 à 4 ans).

Ceux qui s'installent dans la capitale ivoirienne seraient plus nombreux (un sur trois) à avoir séjourné préalablement dans la capitale sénégalaise que ceux qui migrent globalement en Côte-d'Ivoire (un sur quatre), sachant par ailleurs que ceux qui ont poursuivi leur chemin vers d'autres pays d'Afrique équatoriale ne se seraient pas arrêtés à Dakar. Autrement dit, la Côte-d'Ivoire dans son ensemble aurait une attraction plus directe que sa capitale pour les Dodelois.

Divo : ville phare du réseau dodelois

Demba, le précurseur

A Divo, se sont arrêtées déjà plusieurs générations de ressortissants de Dodel, participant à la définition de courants migratoires différents. 24 adultes de sexe masculin y ont été repérés à partir de l'enquête. Les premières arrivées remontent au début des années 70. Ce seraient d'ailleurs deux amis, appartenant au même *fedde*, qui auraient investi la cité forestière en premier. A noter que le *fedde*, ou groupe de fraternité d'âge, dépasse largement le cadre de la communauté familiale. Rétrospectivement, il semble que pour Demba, Divo fut l'étape ultime après un passage rapide à Bobo Dioulasso (Burkina-Faso) et à Abidjan. Pour son camarade, ce fut le point de départ vers des contrées plus lointaines (Congo, Zaïre).

Aux dires des Dodelois, à cette époque, quelques Dioula (Malinké originaires du Mali ou de Guinée) et Sénégalais, originaires de Bokidiave (village pluriethnique de la moyenne vallée du fleuve), s'étaient établis à Divo, vendant sur le marché des montres, lunettes ou tissus de pagne. D'après F. Dureau¹³, l'immigration étrangère vers les villes du département de Divo se démarquait de l'ensemble de l'immigration dirigée vers les villes ivoiriennes de l'intérieur, précisément à cause de la forte présence de Guinéens et de Maliens. A Divo, un étranger sur deux était un Malien en 1975. Originaires de Tombouctou pour la plupart, les Maliens étaient tabliers dans les rues ou marchés de la ville. Les Sénégalais n'étaient alors que 221 dans cette cité forte de 35 000 habitants (RGP).

13

F. Dureau, *Migration et urbanisation en Côte-d'Ivoire*, ORSTOM, Paris, 1987.

L'un après l'autre, les trois frères cadets de Demba sont venus le rejoindre à Divo. Aujourd'hui, seul Demba est rentré au village pour prendre ses fonctions au sein du *foyre*. Son frère cadet, Alpha, qui l'avait rejoint l'année suivante sa propre installation à Divo tient une boutique dont il partage la gérance avec son plus jeune frère, célibataire, arrivé depuis cinq ans seulement. Alpha réside à Divo avec sa femme et ses quatre enfants. Quant au quatrième élément de la fratrie également célibataire, il est vendeur ambulant sur le grand marché de Divo depuis neuf ans.

Elimine, le correspondant local

Entre 1970 et 1975, deux enfants de Dodel s'installent à Divo pour des séjours prolongés. L'un prénommé Elimine devient le correspondant local, la pierre angulaire d'un système migratoire en formation. Il accueille aussi bien des parents, des membres de son *fedde* que des plus jeunes du village. Il leur offre l'hospitalité (hébergement) et les aide parfois financièrement pour débiter leur commerce, contribuant de fait à l'élargissement de l'espace de reproduction d'un village du Fuuta.

Par effet de rebonds, les migrants soutenus par Elimine, une fois installés, font venir à leur tour leurs frères, demi-frères ou neveux. A la fin des années soixante-dix, si un Dodelois s'installe à Divo plutôt qu'à Daloa, autre ville dynamique de l'ouest forestier ivoirien, c'est bien parce que cette étape fait partie constitutive du système migratoire mis en œuvre par Demba, Elimine et leurs frères.

Elimine prépare son retour au pays. Sa femme, qui avait passé plus de dix ans à ses côtés à Divo, et leurs sept enfants sont rentrés, il y a quelques mois, pour ne plus repartir. Son cousin, qui l'avait accueilli à ses débuts en Côte-d'Ivoire, s'est lui-même réinstallé avec toute sa famille dans un village voisin sur le fleuve. De leur côté, Ablaye et Seydou, qui avaient profité de la présence d'Elimine pour conforter leurs positions à Divo, ont poursuivi leur cheminement vers d'autres cités ivoiriennes, laissant leurs boutiques aux plus jeunes générations.

De fait, ce groupe de migrants est en perpétuel renouvellement. Le départ des uns succède à l'arrivée des autres. F. Dureau notait en 1984 que, pour les Sénégalais, "la résidence divolaise constituait une étape transitoire dans leur cycle de vie". Entre 1975 et 1984, on assiste par ailleurs à une diversification de l'immigration étrangère à Divo. La proportion de Maliens et de Burkinabé diminue, alors que l'immigration en provenance du Sénégal s'intensifie. Contrairement aux Burkinabé, les "néo-Divolais" originaires du Sénégal se caractérisent par une très faible dispersion quant à leurs lieux de naissance. Ils sont ressortissants pour l'essentiel des régions de Dakar, Podor, Cascas et Touba.

Seydou et Ablaye intègrent d'autres villes au système

Pour affronter au mieux cette concurrence et assurer confortablement des débouchés pour les Dodelois, Seydou et Ablaye sont partis prospecter dans d'autres centres urbains. Ils se sont arrêtés à Séguéla, Toumodi, intégrant dans leurs mailles ces sites économiquement favorables, bien que de taille plus réduite que Divo. Le processus s'est alors répété ; d'autres villageois sont venus les rejoindre ou les remplacer.

Aujourd'hui, Seydou et Ablaye sont de retour à Dodel. Aucun ne semble envisager à court terme une prochaine migration. Seydou relate ses déboires avec l'administration ivoirienne et ses difficultés financières, Ablaye évoque ses nouvelles responsabilités au sein de l'association du village. La relève suffira-t-elle à soutenir économiquement les membres du *foyre* ou devront-ils repartir ?

Au fur et à mesure que s'amplifie l'émigration, les réseaux et les solidarités s'organisent et intègrent de nouvelles directions

Une chose apparaît clairement : la situation économique de la Côte-d'Ivoire a des répercussions sensibles sur les itinéraires des migrants de la vallée. Certains affichent nettement leur volonté de rentrer quand ils auront réussi à vendre avantageusement leurs biens, d'autres aspirent à repartir vers le Cameroun ou le Gabon. "Les problèmes économiques et politiques de 1990 [en Côte-d'Ivoire] ont entraîné depuis la date du recensement le retour de certains immigrants qui maintenant revendiquent leur part dans les terres aménagées en périmètre irrigué"¹⁴.

Le départ des uns peut déplacer les frontières des autres

La distance géographique n'est, semble-t-il, pas un critère fondamental dans la structure de l'espace des migrants sénégalais. Sinon, comment expliquer les installations majoritaires dans le Sud forestier ivoirien, alors que les routes commerciales précoloniales empruntées par les Fuutankobé traversent le Mali (Kayes-Bamako) et mènent à La Côte-d'Ivoire par le nord du pays ? Les choix d'implantation s'inscrivent davantage dans une logique économique et sociale ; les migrants trouvant leur intérêt à exercer

14
P. Handschumarer, op. cit.



Abidjan, Office de la main-d'œuvre

leurs activités marchandes dans des zones réputées comme dynamiques. De surcroît, la Côte-d'Ivoire exerce une attraction plutôt directe sur les ressortissants de Dodel, dans la mesure où les mouvements internes demeurent limités : un migrant sur quatre aurait effectué une étape préalable (à Dakar dans 80 % des cas). Autrement dit, entre la Côte-d'Ivoire et Dodel, il n'y aurait pas de véritables zones relais.

Le schéma communément avancé d'une migration par étapes successives, du milieu rural à la petite ville voisine pour rejoindre la capitale se révèle inadapté pour caractériser les cheminements migratoires internationaux des Dodelois. De l'autre côté de la frontière, les migrants ne font pas non plus escale dans les villes de l'intérieur dans le but d'atteindre ultérieurement la capitale étrangère. Au Cameroun (Yaoundé, Douala) comme au Gabon (Libreville) ou au Congo (Brazzaville), seules les capitales, semble-t-il, font partie de l'espace migratoire des Dodelois.

L'immigration dodeloise à l'étranger ne se limite pas aux seuls adultes de 20 à 40 ans ; leurs femmes les accompagnent ou viennent les rejoindre en cours de parcours, que la destination soit le Cameroun, le Gabon ou la Côte-d'Ivoire. Cette pratique largement généralisée pour des destinations européennes, semblerait récente pour ce qui concerne les déplacements interafricains.

Contemporaine (les parents des migrants étaient pour la plupart des agriculteurs établis à Dodel), tournante, et synonyme d'une installation provisoire, la migration internationale au départ de Dodel prend les allures d'un mouvement collectif ; des systèmes d'entraide se mettent en place sur un espace élargi. Toutefois, les solidarités ne sont pas seulement familiales. L'appartenance à un même *fedde* ou groupe

d'âge peut jouer également un rôle important dans la constitution de réseaux migratoires.

Si la fonction initiatique de cette structure a disparu, ses fonctions de socialisation semblent perdurer. "Ce qu'il y a de remarquable et de relativement moderne dans le *fedde*, c'est qu'il dépasse toutes les entités fondées sur le sang ou la naissance, pour constituer une communauté relativement égalitaire et fraternelle", notait A. B. Diop¹⁵. On peut se demander avec lui dans quelle mesure le *fedde* peut apparaître comme la structure la mieux adaptée à l'évolution économique et sociale de cette société engagée dans un courant intense de migrations. L'insertion des migrants s'opère dans le cadre de structures d'accueil bien établies, reposant sur une forte cohésion entre les membres du groupe. Au fur et à mesure que s'amplifie l'émigration, les réseaux migratoires s'organisent, mobilisant toutes sortes de solidarités, intégrant de nouveaux sites, de nouvelles directions.

Il est plus difficile d'apporter des conclusions pour ce qui concerne les trajectoires professionnelles. Si tous les migrants rencontrés se disent ici cultivateurs, ailleurs commerçants, on ne peut conclure pour autant que l'appartenance à un groupe détermine l'activité professionnelle de l'individu. Le terme générique de commerçant recouvre des réalités très différentes. *Betiek* (vente à crédit de pagnes ou de bassines), vendeur ambulant, tablier sur le marché, boutiquier, trafiquant de pierres précieuses, de visas, directeur de société d'import-export entre le Nigeria et le Cameroun, entre le Gabon et Hong Kong, autant de statuts occupés par les ressortissants du fleuve ayant investi l'espace urbain étranger.

Bénéficiant du système d'entraide, les derniers arrivés travaillent d'emblée dans des boutiques, où ils vendent des montres et lunettes ou des produits alimentaires, ne connaissant pas ou que très brièvement les aléas du commerce ambulant. Ce qui ne signifie pas pour autant qu'ils assurent directement la gérance de ces échoppes. Ils peuvent être employés et initiés par leurs aînés sans recevoir, dans un premier temps, une rémunération. Pour les migrants ayant les premiers prospecté le terrain, l'ascension professionnelle est souvent plus lente et instable. Seules des enquêtes complémentaires conduites sur les lieux professionnels pourraient permettre notamment de préciser la nature des produits vendus, l'échelle de distribution.

Là-bas, les stratégies migratoires s'élargissent, s'adaptent au gré des conjonctures économiques, politiques. De nouveaux espaces socialement accessibles sont balisés ; ici, bien qu'encore peu visibles, les frontières ne peuvent qu'être déplacées, si on considère que le dedans et le dehors participent du même système migratoire.

15

A. B. Diop, op. cit.